



**HAL**  
open science

## Sainte Catherine d'Alexandrie comme revanche d'Hypatie ?

Dominique Manchon

► **To cite this version:**

Dominique Manchon. Sainte Catherine d'Alexandrie comme revanche d'Hypatie?. Journée Académique des Langues Anciennes 2018, Emmanuelle Lachaume, Mar 2018, Clermont-Ferrand, France. hal-03041839v2

**HAL Id: hal-03041839**

**<https://hal.science/hal-03041839v2>**

Submitted on 26 Dec 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## *Sainte Catherine d'Alexandrie comme revanche d'Hypatie ?*

par Dominique MANCHON,  
Chargé de Recherches, Laboratoire de Mathématiques Blaise Pascal,  
CNRS - Université Clermont Auvergne

Nous examinons les liens entre l'histoire d'Hypatie et la légende de Sainte Catherine d'Alexandrie à la lumière de travaux récents concernant l'une et l'autre de ces figures majeures.

Hypatie, mathématicienne et philosophe néo-platonicienne, fut assassinée à Alexandrie par un commando de chrétiens fanatiques, dans les premières années du pontificat du patriarche Cyrille. La réalité de ces événements, relatés par plusieurs sources indépendantes, ne fait aucun doute. La plupart des historiens s'accordent pour situer la fin tragique d'Hypatie en Mars 415. Nous disposons par ailleurs d'un portrait vivant de cette femme d'exception, grâce à une épigramme de Palladas, et surtout grâce aux lettres de Synésios de Cyrène, un de ses disciples disparu vraisemblablement un peu avant elle<sup>1</sup>.

Sainte Catherine est une jeune chrétienne martyrisée à l'âge de 18 ans en l'an 305 dans cette même métropole d'Alexandrie, mise à mort sur ordre de l'empereur après avoir tenu tête à cinquante des meilleurs philosophes de son temps qui tentaient de lui faire abjurer sa foi... du moins si on en croit la légende dont la plus ancienne trace remonte à la fin du huitième siècle, quasiment un demi-millénaire après les faits supposés. Elle fut l'une des saintes les plus vénérées au Moyen Age et au début de l'époque moderne, avant que son historicité ne soit mise en doute dès le XVIIème siècle.

Des ressemblances frappantes entre les deux récits ont amené certains auteurs à faire le rapprochement : la légende de Sainte Catherine ne serait-elle qu'une version embellie et christianisée de l'histoire d'Hypatie<sup>2</sup> ? Il est naturel de se demander s'il est possible de démontrer cette conjecture séduisante. La tâche est sans aucun doute extrêmement ardue et peut-être hors de portée : un de ses prérequis les plus intimidants consiste à se frayer un chemin tout au long de deux bons siècles d'âge sombre byzantin et d'iconoclasme, précisément de 564 à 787 comme nous le verrons. Nous montrerons néanmoins que les récentes avancées de la recherche sur la période tardo-antique ne rentrent pas en conflit avec cette hypothèse, et pourraient bien même lui donner quelque consistance.

Au début du cinquième siècle, Alexandrie dispute à Constantinople la place de phare culturel de l'Empire romain, depuis peu séparé en ses deux parties, occidentale et orientale. Rome est quant à elle aux prises avec les invasions barbares, et mise à sac par les troupes d'Alaric en 410. Les débuts du patriarche Cyrille, promu à l'épiscopat trois jours après le décès de son prédécesseur et oncle Théophile en Octobre 412, sont tumultueux : son accession au trône provoque une émeute entre ses partisans et ceux de son adversaire Timothée. Il éradique le courant schismatique des novatiens en faisant fermer

---

<sup>1</sup> On dispose de trois bons ouvrages récents sur Hypatie :

- Maria Dzielska, *Hypatie d'Alexandrie*, ed. Des Femmes, préface de Monique Trédé, trad. de l'anglais par Marion Koeltz, 2010 (édition anglaise 1995, original polonais 1993),
- Michael Deakin, *Hypatia of Alexandria: Mathematician and Martyr*, Prometheus Books, New-York (2007),
- Edward Watts, *Hypatia: The Life and Legend of an Ancient Philosopher*, Oxford University Press (2017).

<sup>2</sup> La première à avoir formulé cette hypothèse, à notre connaissance, est Mrs Anna Jameson dans *Sacred and Legendary Art*, Volume II, London (1848).

tous leurs lieux de culte et en confisquant les biens de leur évêque Théopemptos. En 414 éclatent de graves heurts avec la nombreuse communauté juive, qui se soldent par l'expulsion de tous les juifs de la cité à l'initiative du patriarche<sup>3</sup>. Le préfet Oreste tente de s'interposer, ce qui lui vaut de recevoir une pierre en plein visage lancée par le moine Ammonius, surgi du désert de Nitrie<sup>4</sup> avec une troupe de ses semblables pour prêter main-forte à Cyrille. Le préfet réplique en faisant torturer à mort le coupable. Cyrille entend bien en faire un martyr, mais son entourage parvient à l'en dissuader. Ces événements nous sont connus grâce à Socrate le Scholastique, un sympathisant des novatiens qui écrivait vers 439-440 à Constantinople. L'assassinat d'Hypatie intervient alors dans ce contexte délétère. Nous laissons la parole à Socrate lui-même<sup>5</sup> :

*Il y avait une femme à Alexandrie, du nom d'Hypatie. C'était la fille du philosophe Théon, et elle avait à ce point développé sa culture qu'elle surpassait les philosophes de son temps : elle avait reçu la succession de l'école platonicienne issue de Plotin et elle exposait à ceux qui le voulaient tous les enseignements philosophiques. Aussi accouraient ceux qui, de partout, voulaient s'instruire dans la philosophie. À cause de la noble liberté de parole qu'elle tenait de son éducation, elle allait en toute modestie en présence des gouverneurs et il n'y avait aucune honte à ce qu'elle se trouve au milieu d'hommes, car tous la respectaient et l'admiraient en raison de son extrême chasteté. C'est contre elle que l'envie prit alors les armes. Parce qu'elle rencontrait assez fréquemment Oreste, cela provoqua contre elle, de la part du peuple de l'Église, l'accusation que c'était elle qui ne permettait pas qu'Oreste se réconcilie avec l'évêque. Des hommes à l'esprit échauffé dirigés par un certain Pierre, lecteur, après s'être entendus entre eux, guettent la femme qui rentrait chez elle de quelque part ; l'ayant tirée de son char, ils la traînèrent à l'église qu'on appelle Kaisarion, et après l'avoir dépouillée de ses vêtements, ils la tuèrent avec des tessons. Puis après l'avoir mise en pièces, ils détruisirent par le feu ses membres qu'ils avaient emportés à l'endroit qu'on appelle le Kinaron. Cela valut un blâme considérable à Cyrille, et à l'église des Alexandrins<sup>6</sup>, car meurtres, combats et pratiques semblables sont tout à fait étrangers à ceux qui sont du parti du Christ. Cela eut lieu la quatrième année de l'épiscopat de Cyrille, sous le dixième consulat d'Honorius et le sixième de Théodose, en mars, pendant la période des jeûnes.*

Ce récit est pour l'essentiel confirmé par les autres sources disponibles : Philostorge (historien d'obédience arienne cité par Photios), Jean Malalas, Hésychios de Milet et Damascios (ces deux derniers par l'intermédiaire de la Souda, vaste compilation datée du X<sup>ème</sup> siècle), et enfin Jean de Nikiou, évêque copte de la fin du VII<sup>ème</sup> siècle. Ce dernier reprend largement le texte de Socrate en prenant le parti des lyncheurs : Pierre le Lecteur se voit promu au rang de magistrat et qualifié de « parfait serviteur de Jésus-Christ ». La construction du récit de Jean de Nikiou présente Hypatie comme responsable de tous les événements relatés par Socrate, et conclut son texte ainsi : *tout le peuple entourait le patriarche Cyrille et le nommait « le nouveau Théophile », parce qu'il avait délivré la ville des derniers restes de l'idolâtrie.*

---

<sup>3</sup> La communauté juive, installée depuis la fondation de la cité par Alexandre le Grand, se comptait au moins en dizaines de milliers. Le récit de Socrate exagère peut-être donc, mais donne au moins une idée du climat de tension extrême qui régnait.

<sup>4</sup> À deux ou trois jours de marche d'Alexandrie.

<sup>5</sup> Socrate le Scholastique, *Histoire Ecclésiastique livre VII*, Chapitre XV (texte grec édité par G. C. Hansen, traduction Pierre Périchon et Pierre Maraval, Coll. Sources Chrétiennes No 506, Ed. Cerf, 2007). Les repères chronologiques de la fin du texte concernant les empereurs correspondent bien à Mars 415, celui concernant Cyrille donnerait plutôt Mars 416. Certains auteurs n'excluent pas cette date un peu plus tardive, voir par exemple P. Evieux, dans l'introduction générale aux Lettres Festales de Cyrille d'Alexandrie, collection Sources Chrétiennes, Vol. 372, Ed. du Cerf, Paris (1991).

<sup>6</sup> Τοῦτο οὐ μικρὸν μῶμον Κυρίλλῳ καὶ Ἀλεξανδρέων ἐκκλησίᾳ εἰργάσατο.

La question de la responsabilité de Cyrille a toujours été un passage obligé pour quiconque s'avise d'écrire sur le sujet. Damascios, philosophe païen du VI<sup>e</sup> siècle, n'hésite pas à le désigner comme commanditaire de l'assassinat, expliquant le manque de réaction du pouvoir impérial par la subornation de quelques personnes haut placées à la Cour de Constantinople. Son animosité à l'égard du christianisme triomphant<sup>7</sup> transparaît dans son texte, qui est de plus écrit un bon siècle après les faits relatés. Cela dit, la phrase de conclusion de Jean de Nikiou est elle aussi accablante pour Cyrille<sup>8</sup>, même si elle est écrite, faut-il le rappeler, à presque trois siècles de distance. Jean Malalas, qui écrit autour de 565, est en très peu de mots<sup>9</sup> presque aussi incisif que Damascios. Faisant abstraction autant que possible de la polémique tricentenaire qui s'étend de John Toland à nos jours, l'examen des sources anciennes révèle un point commun<sup>10</sup> : aucune d'entre elles ne disculpe le patriarche. Tout au plus relève-t-on certains passages de la Souda attribuant le meurtre au caractère violent et querelleur des Alexandrins en général<sup>11</sup>. Le témoin le plus fiable, Socrate, pourtant pas tendre avec Cyrille, se garde bien de l'accuser directement. Les nombreux défenseurs du patriarche n'ont pas manqué de souligner ce fait : si Cyrille était responsable du forfait, Socrate ne l'aurait-il pas écrit explicitement ? Un élément capital doit être pris en compte ici : notre auteur écrit vers 439-440, c'est-à-dire du vivant d'un patriarche Cyrille qui vivra jusqu'en 444, au sommet de sa puissance après sa victoire théologique sur Nestorius au Concile d'Éphèse (431) et sa réconciliation, au moins de façade, avec les évêques orientaux (symbole d'union de 433). Il écrivait sur commande de l'évêque novatien de la capitale de l'Empire d'Orient, qui était en pourparlers avec le patriarcat pour rapprocher son courant schismatique de l'Église officielle<sup>12</sup>. Autant

<sup>7</sup> Damascios a dû s'exiler en Perse, puis à Alexandrie, après la fermeture de l'école philosophique d'Athènes par l'empereur Justinien en 529.

<sup>8</sup> *On désespère de savoir un jour la vérité, mais avec un avocat pareil, avons-nous encore besoin de témoins ?* Cette remarque malicieuse (c'est moi qui traduis) est due à Michael Deakin, in *Hypatia of Alexandria : Mathematician and Martyr* (op. cit.).

<sup>9</sup> Κατ' ἐκεῖνον δὲ τὸν καιρὸν παρῆρσιαν λαβόντες ὑπὸ τοῦ ἐπισκόπου οἱ Ἀλεξανδρεῖς ἔκαυσαν φρυγάνοις ἀύθεντήσαντες Ὑπάτιαν τὴν περιβόητον φιλόσοφον, περὶ ἧς μεγάλα ἐφέρετο· ἦν δὲ παλαιὰ γυνή. Traduction : à cette époque, encouragés par leur évêque, les Alexandrins assassinèrent et brûlèrent avec des broussailles Hypatie, la célèbre philosophe, sur laquelle on rapportait beaucoup de choses : c'était une femme âgée (*Chronographie*, p. 359, l. 12sq. Dindorf. Traduction anglaise par E. Jeffreys, M. Jeffreys et R. Scott dans *Byzantina Australiensia* 4, 1986). On invoque souvent ce texte pour placer la naissance d'Hypatie vers 355 (lui donnant donc environ soixante ans à sa mort) plutôt que vers 370.

<sup>10</sup> Pour une recension approfondie de toutes les sources disponibles, voir Henriette Harich-Schwarzbauer, *Hypatia, die Spätantiken Quellen : Eingeleitet, kommentiert und interpretiert*, Sapheneia, Beiträge für Klassischen Philologie 16, Peter Lang Ed., Bern (2011). La plupart sont accessibles en ligne, par exemple sur le site de Chaerephon : <http://chaerephon.e-monsite.com/medias/files/philofemmes.htm#hypatie>.

<sup>11</sup> Pour être tout à fait exact, Théophane le Confesseur, qui écrit entre 813 et sa mort en 818, dédouane totalement Cyrille grâce à une formulation lapidaire et imprécise (*Cette année-là, certaines personnes tuèrent violemment la philosophe Hypatie, fille du philosophe Théon*), et surtout en plaçant l'assassinat d'Hypatie avant l'accession de Cyrille à l'épiscopat ! En ce début de seconde période iconoclaste, la résistance iconophile, dont Théophane est l'un des piliers, ne peut se permettre la moindre critique envers les Pères de l'Église, en particulier Cyrille. Mettre le décès tragique d'Hypatie sur le dos du sulfureux Théophile était certainement moins embarrassant. Voir *The Chronicle of Theophanes Confessor*, trad. Cyril Mango et Roger Scott, avec l'assistance de Geoffrey Greatrex, Clarendon Press, Oxford (1997).

<sup>12</sup> L'évêque novatien de Constantinople se convertira au courant majoritaire dans la deuxième moitié du VI<sup>e</sup> siècle, après le Concile de Chalcedoine. Voir M. Walraff, *Der Kirchenhistoriker Sokrates, Untersuchungen zur Geschichtsdarstellung, Methode und Person*, Forschungen zur Kirchen- und Dogmengeschichte 18, Vandenhoeck & Ruprecht éd., Göttingen (1997), et le long compte-rendu de cet ouvrage par Philippe Blau-deau, *Socrate de Constantinople redécouvert*, *Mediterraneo Antico* 2-2, pp 429-445 (1999).

dire que s'il était de bon ton de dénigrer Alexandrie depuis Constantinople, Socrate était malgré tout tenu à un minimum de diplomatie, d'autant que Cyrille avait certainement ses antennes, voire ses hommes de main dans la capitale.

La raison de la mort tragique d'Hypatie apparaît plus politique que religieuse, même si cette dernière dimension apparaît dans la version des faits présentée par Jean de Nikiou, ainsi que dans le fanatisme des tueurs et dans le caractère hautement symbolique de plusieurs détails rapportés : mise à mort dans le lieu le plus sacré de la ville, le Césaréon (équivalent de la cathédrale en d'autres lieux en des temps un peu plus proches de nous), et purification par le feu notamment<sup>13</sup>. Hypatie était incontestablement une femme de pouvoir, comme l'attestent les lettres de Synésios ainsi que les brillantes carrières de ses anciens élèves dans l'épiscopat ou au sein de la haute administration impériale. S'étant ralliée du côté du préfet Oreste, elle fit les frais du conflit entre ce dernier et le patriarche. Cyrille considérait certainement cette alliance comme un obstacle majeur à son pouvoir récemment conquis de haute lutte, et encore mal assuré comme l'atteste le récit de l'enchaînement des événements par Socrate. Il a pu sentir ce pouvoir directement menacé<sup>14</sup>. La disparition d'Hypatie, bien que coûteuse pour lui en termes d'image, l'a amplement servi en ce sens qu'elle marque l'inauguration d'un pouvoir sans partage : on perd la trace du préfet Oreste après l'assassinat de sa supportrice. Une timide réaction du pouvoir impérial tentera de limiter les pouvoirs de Cyrille, mais elle fera long feu<sup>15</sup>. Un successeur d'Oreste, le préfet Callistus, périra en 422 assassiné par ses propres serviteurs<sup>16</sup>. La formidable querelle théologique à propos de la Théotokos (Mère de Dieu), dont Cyrille sortit victorieux contre Nestorius à l'issue du Concile d'Éphèse en 431, achèvera de le rendre intouchable. Cyrille a-t-il directement commandité l'assassinat ? Personne ne peut l'affirmer ni d'ailleurs l'exclure, mais sa grande part de responsabilité dans l'installation du climat délétère qui l'a rendu possible n'est guère contestable.

Contrairement à la mathématicienne et philosophe Hypatie, le personnage de Sainte Catherine d'Alexandrie n'est attesté nulle part si ce n'est dans de nombreux récits légendaires proches les uns des

---

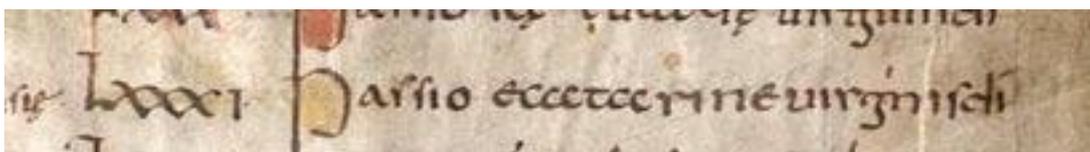
<sup>13</sup> *Les mêmes péchés deviennent plus graves en fonction du lieu et du moment. Par exemple, le meurtre est ignoble, mais quand on ose le commettre dans un lieu saint, il est plus ignoble encore ; quand en outre il se passe pendant un jour saint, c'est le comble de l'ignominie. Voilà pourquoi, quoique terrible en lui-même, la condition supplémentaire du lieu et du moment le rend plus important et plus grave.* On ne sait pas si cette lettre d'Isidore de Péluse à Nil (lettre numéro 1898, traduction Pierre Evieux, Coll. Sources Chrétiennes) fait directement référence à l'assassinat d'Hypatie, mais on fait irrésistiblement le rapprochement. Isidore, moine établi près de Péluse à l'Est du delta du Nil, avait acquis une grande autorité spirituelle. On dispose d'un corpus de 2000 lettres qui lui sont attribuées, dont plusieurs à Cyrille d'où il ressort qu'il faisait partie des rares personnes ayant quelque ascendant sur le patriarche. Le moine Nil destinataire de la lettre était un ami proche d'Isidore. Le lecteur peut se référer à l'importante monographie de Pierre Evieux sur Isidore (Ed. Beauchesne, 1995) ainsi qu'aux trois volumes de lettres traduites en français par ce même auteur (coll. Sources Chrétiennes, Ed. du Cerf).

<sup>14</sup> Maria Dzielska, *op. cit.*

<sup>15</sup> Le pouvoir impérial est entre les mains d'une adolescente ! En effet Pulchérie, soeur aînée de l'empereur Théodose II, est proclamée Augusta en 414 à l'âge de 16 ans et assure dès lors la régence, à la suite du Préfet du Prétoire Anthémius, au nom de son frère plus jeune de deux ans. Elle fait voeu solennel de virginité et pousse ses deux soeurs cadettes à faire de même, afin de ne pas introduire de concurrence masculine au pouvoir de l'empereur (cf. Kenneth Holum, *Theodosian Empresses: Women and Impérial Dominion in the late Antiquity*, University of California Press, 276 pages, 1982). Cette nouvelle donne au sommet de l'Etat a pu déstabiliser le préfet Oreste, qui jusqu'alors recevait ses ordres d'Anthémius, dont on perd la trace après avril 414. Sur les relations entre le patriarche Cyrille et Pulchérie, voir l'intéressante étude de Walter F. Beers, *The Murder of Hypatia between Alexandria and Constantinople*, Princeton University (2015).

<sup>16</sup> *The Chronicle of Theophanes Confessor, op. cit.*

autres, ainsi que dans la liturgie sous forme d'hymne, ou encore de mémoire dans les synaxaires. Le prénom même de Catherine (en grec Αικατερίνη, en latin Ecatarine), d'origine inconnue, apparaît en même temps que le personnage et s'entoure d'un épais mystère<sup>17</sup>. Les sources tant grecques que latines antérieures à la fin du X<sup>e</sup> siècle sont extrêmement rares. La plus ancienne trace connue est latine : la table des matières d'un manuscrit bavarois<sup>18</sup> mentionne une « Passio Ecatarine Virginis Dei » qui ne figure malheureusement pas dans le corps du texte. Les études récentes distinguent trois phases dans la composition de ce manuscrit. La table des matières en constitue la partie la plus ancienne qui daterait de la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, peu avant 788. Les bouleversements politiques liés à l'emprise du pouvoir de Charlemagne sur la Bavière après cette date, au détriment du duc Tassilon III, amèneront les promoteurs du manuscrit à changer le contenu initialement prévu<sup>19 20</sup>.



Première mention de Sainte Catherine  
 Détail de la table des matières du manuscrit Clm 4554, Staatsbibliothek, Munich

Il est temps de résumer à grands traits la légende de Sainte Catherine, par exemple en puisant dans la version de la Légende Dorée de Jacques de Voragine, qui lui-même l'a empruntée à Syméon le Métaphraste (fin du X<sup>e</sup> siècle) : Catherine, fille du roi Costus, avait été instruite dans l'étude de tous les arts libéraux. Comme elle reprochait à l'empereur Maxence<sup>21</sup> de sacrifier aux idoles, celui-ci, à bout d'arguments, convoque cinquante orateurs pour la ramener à la raison. Ceux-ci, confondus par l'intelligence de Catherine et convertis par elle à la foi chrétienne, périssent en martyrs sur les bûchers préparés par l'empereur, qui lui fait alors miroiter une vie de luxe dans son palais. Face à son refus il la

<sup>17</sup> Le rapprochement avec αει-καθαρος, « toujours pur », n'explique pas comment le θ se serait changé en τ. Le rapprochement avec la déesse chthonienne Hécate a été également proposé. À ce propos, il est troublant de constater que la fin du mot évoque les Érinyes, autres divinités du monde souterrain (le y était très vraisemblablement prononcé, au moins en latin, comme un i et non comme un u à l'époque qui nous occupe, tandis que le η, prononcé ê du temps d'Aristophane, avait lui aussi glissé vers la prononciation i qu'il a toujours en grec moderne).

<sup>18</sup> Parchemin Clm 4554 conservé à la Staatsbibliothek de Munich. Cet ouvrage de toute beauté est consultable en ligne.

<sup>19</sup> Voir Maximilian Diesenberger, *Le manuscrit Bayerische Staatsbibliothek CLM 4554, témoin de lectures*, in *Les manuscrits médiévaux témoins de lectures*, Études recueillies par Catherine Croizy-Naquet, Laurence Harf-Lancner, Michelle Szkilnik, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle (2015).

<sup>20</sup> Christine Walsh évoque dans sa thèse (*The Early Development of the Cult of St Katherine of Alexandria with particular reference to England*, Queen Mary College, London, 2003) une litanie syriaque du VII<sup>e</sup> siècle dans laquelle une *Catharina* est invoquée. Cette datation est fortement contestée, en particulier par Tina Chronopoulos (*The Passion of St Katherine of Alexandria: Studies in its Texts and Tradition*, thèse, King's College, London, 2006). Je suis enclin à suivre cette dernière : le manuscrit Vat. Syr. 77 d'où nous vient cette litanie ne date que du XV<sup>e</sup> siècle et, même si la litanie datait d'une période aussi reculée que le VII<sup>e</sup> siècle, on imagine que l'ajout d'un saint ou d'une sainte supplémentaire devait se produire de temps à autre. La forme Catharina ne semble d'ailleurs pas très archaïque.

<sup>21</sup> ou Maximin, ou encore Maximien, on ne sait pas trop. L'important est que l'action se déroule dans les derniers temps des grandes persécutions anti-chrétiennes, juste avant l'intronisation de Constantin suivie de l'Édit de Milan établissant la liberté de culte en 313.

fait alors fouetter et emprisonner. La Reine vient secrètement la réconforter dans son cachot accompagnée du général des armées Porphyre. Catherine en profite pour les convertir, avec deux cents soldats de Porphyre pour faire bonne mesure. L'empereur, sur le conseil d'un de ses généraux (nommé Chursasadem ou Cursates dans certaines versions), entend alors broyer Catherine dans une machine de torture composée de quatre roues garnies de pointes et de lames acérées. Un ange du Seigneur frappe la machine infernale et « en disperse les morceaux avec tant de force que quatre mille Gentils (comprendre quatre mille païens) en furent tués ». L'empereur fait martyriser la Reine, Porphyre et ses soldats convertis, puis tranche la tête de Catherine après avoir tenté une dernière fois de la séduire. Du lait s'écoule de tout son corps au lieu du sang. Enfin, des anges du Seigneur emportent son corps pour l'enterrer au mont Sinaï<sup>22</sup>. Le culte connaîtra une fortune extraordinaire dans l'empire byzantin puis en Italie à partir Xème siècle, et en Occident à partir du XIème siècle, d'abord à Rouen, puis en Angleterre après la conquête normande de 1066. Sainte Catherine sera, avec Sainte Marguerite, une des voix de Jeanne d'Arc. Un passage curieux de la Légende Dorée, placé immédiatement après le récit proprement dit, mérite d'être cité :

*On rapporte encore qu'un homme fort dévot à sainte Catherine qu'il invoquait fréquemment à son aide, se relâcha par la suite et perdit toute dévotion du cœur, en sorte qu'il cessa d'invoquer la martyre. Un jour qu'il était en prières, il vit passer devant lui une multitude de vierges dont l'une paraissait plus resplendissante que les autres. Quand elle approcha de lui, elle se couvrit le visage et passa ainsi. Or, comme il admirait extrêmement son éclat et demandait qui elle était, l'une d'elles lui répondit : « C'est Catherine que tu aimais à connaître autrefois ; aujourd'hui que tu parais ne plus t'en souvenir, elle a passé devant toi, la figure voilée, comme si elle était pour toi une inconnue. »*

N'est-ce pas une manière poétique de suggérer que, dès le XIIIème siècle, certains avaient des doutes par rapport à ce récit hagiographique totalement extravagant ? La mise en doute se fera plus précise au XVIIème siècle avec le cardinal Baronius, puis Gilles Ménage (dont nous reparlerons) et Le Nain de Tillemont à la fin du siècle. Sainte Catherine sera même effacée du calendrier de l'Église Catholique en 1969, avant que le pape Jean-Paul II ne la rétablisse en 2001, à la suite de son pèlerinage au monastère du Sinaï en février 2000. Ce qui retiendra notre attention ici est la présence d'éléments reconnaissables de la vie d'Hypatie, en premier lieu l'intelligence supérieure de Catherine et sa capacité à surclasser tous les philosophes de son temps, en second lieu sa mort violente, et enfin la machine infernale à quatre roues qui évoque de loin le char dans lequel Hypatie se déplaçait. Le martyre de Catherine étant censé se dérouler un bon siècle avant le lynchage de cette dernière, la victime est chrétienne et les païens persécuteurs.

Gilles Ménage (1613-1692) écrit vers la fin de sa vie l'ouvrage *Historia Mulierum Philosopharum*, le fait publier à Lyon en 1690 et le dédie à Anne Dacier (1645-1720), femme de lettres et traductrice<sup>23</sup> de nombreux auteurs de la Grèce antique, en particulier Homère. Une traduction française sera par la suite éditée en 1758 par Schneider à Amsterdam. Hypatie et Sainte Catherine figurent toutes les deux en bonne place parmi la cinquantaine de femmes philosophes évoquées dans le livre, bien qu'aucun parallèle n'y soit établi entre elles. L'article consacré à Sainte Catherine s'étend essentiellement sur l'absence complète d'historicité du personnage. L'article consacré à Hypatie se distingue par la présence d'un très curieux document qui avait été édité quelques années plus tôt par Ch. De Wulf (alias Lupus), puis par

---

<sup>22</sup> Jacques de Voragine se garde bien de mentionner le vœu de Catherine selon lequel son corps devait demeurer intact : le culte des reliques de la Sainte s'était répandu depuis au moins le début du XIème siècle après être né au monastère du Sinaï peu de temps auparavant.

<sup>23</sup> Ce mot de la langue française aurait été spécialement forgé à son intention.

Etienne Baluze<sup>24</sup>. Il s'agit du chapitre 216 du *Synodicon Adversus Tragædiam Irenæi* du diacre Rusticus<sup>25</sup>, écrit vraisemblablement vers 564. Nous en donnons le texte latin, d'après l'édition critique d'E. Schwartz<sup>26</sup>, avec la traduction de Schneider en regard :

---

<sup>24</sup> Ce texte a récemment fait l'objet d'une analyse détaillée par Philippe Blaudeau, *Hypatie convertie au Nestorianisme ? Enquête sur la fabrication d'un faux anti-cyrrillien*, in *Libera Curiositas, Mélanges d'histoire romaine et d'Antiquité tardive offerts à Jean-Michel Carrié*, Brepols (2016). La suite du présent article doit beaucoup à ce travail, auquel nous renvoyons le lecteur.

<sup>25</sup> On ignore sa date de naissance ainsi que celle de sa mort. Neveu du Pape Vigile, il n'hésita pas à s'opposer à lui lors de la querelle des Trois Chapitres, qui fit l'objet d'un concile à Constantinople en 553. L'enjeu pour l'empereur Justinien était d'obtenir la condamnation de trois écrits théologiques du siècle précédent, dus à Ibas d'Edesse, Théodore de Mopsueste et Théodoret de Cyr, afin de se rallier le puissant parti monophysite. Rusticus reproche à son oncle d'avoir cédé à l'empereur sur ce point. Cette opposition lui vaudra l'exil en Égypte. La sentence ayant été levée, on le retrouve à Constantinople en 564, un an avant la mort de Justinien. Rusticus séjourne au couvent des Acémètes, une congrégation religieuse déjà vénérable et dotée d'une riche bibliothèque dont il fera largement usage pour l'élaboration de son *Synodicon*, traduisant en latin de nombreuses pièces originales grecques issues des conciles d'Éphèse et de Chalcédoine. En gros, Rusticus et les Acémètes semblent se retrouver sur une ligne de défense sourcilleuse du concile de Chalcédoine, résolument opposée au monophysisme au point de trahir des sympathies nestoriennes. Deux moines Acémètes, Cyros et Eulogios, ont même encouru les foudres excommunicatrices du pape Jean II en 534 pour cette raison.

<sup>26</sup> E. Schwartz, *Acta conciliorum œcumenicorum. I. Concilium universale Ephesinum. 4. Collectionis Casinensis sive synodici a Rustico diacono compositi pars altera*, Berlin/Leipzig, 1922-23, 307 et 307 a, p. 240.

[Exemplar scripti ab Ypatia, quae philosophiam docebat in Alexandria, ad beatum Cyrillum archiepiscopum in diptychis.] Legens historias temporum, reperi factam Christi praesentiam ante annos centum quadraginta. Fuerunt uero discipulis ejus, qui postea apostolis nominati sunt, qui et post adsumptionem eius in caelo Christianam praedicauere doctrinam, qui simplicius quidem et absque omni curiositate superflua docuerunt, ita ut inuenirent locum plerique gentilium male intellegentes atque sapientes hanc accusandi doctrinam et instabilem nominandi. Quod enim dixit euangelista, *Deum nemo uidit unquam*, quomodo ergo, inquirunt [dicitis] Deum fuisse crucifixum ? Et aiunt : *Qui uisus non est, quomodo affixus est cruci ? Quomodo mortuus atque sepultus est ?* Nestorius igitur, qui modo in exilio constitutus est, apostolorum praedicationes exposuit. Nam discens ego ante longa pridem tempora quod ille ipse duas naturas Christum sit confessus existere, ad eum qui haec dixerat, inquam : *Solutae sunt gentilium quaestiones*. Dico igitur sanctitatem tuam male fecisse illi contraria sapiendo, synodum congregare et absque conflictu deiectionem fieri praeparasse. Ego uero adhuc paucis diebus eiusdem uiri expositiones inspiciens, et apostolorum praedicationibus conferens, atque intra memet ipsam cogitans quod bonum mihi sit fieri Christianam, digna effici spero domini generatione baptismatis.

[D’Hypatie, qui enseignait la philosophie à Alexandrie, au bienheureux archevêque Cyrille, dans les diptyques.] En lisant les histoires j’ai trouvé que le Christ est apparu, il y a passé cent quarante ans. Il eut pour disciples ceux qui furent ensuite nommés Apôtres, et qui après son ascension dans le ciel ont prêché la doctrine chrétienne, et ont enseigné des choses fort simples, et où il n’entroit point de vaine curiosité, ce qui donna l’occasion à la plupart des Gentils de blâmer cette doctrine, et de l’appeler peu solide ; car sur ce que dit l’Evangéliste, que personne n’a jamais vu Dieu, ils faisoient cette difficulté. Comment donc dites-vous que Dieu a été crucifié ? Ils ajoutaient, celui qu’on n’a jamais vu, comment a-t-il été attaché à la croix ? Comment est-il mort, et a-t-il pu être enseveli ? Or Nestorius qui vient d’être envoyé en exil, a rétabli la doctrine des Apôtres ; car comme je l’appri il y a déjà longtemps, qu’il établissoit deux natures dans le Christ, je répondis à celui qui m’instruisit de cela, *Voilà les difficultés des Gentils levées*. Je dis donc que votre sainteté a mal fait de penser autrement que lui, d’assembler un synode et de travailler à sa déposition sans dispute préalable. Pour moi, relisant ses explications, il y a encore peu de jours, et les comparant avec la doctrine des Apôtres, j’ai fait réflexion que ce serait un bonheur pour moi, de devenir chrétienne, et j’espère être digne de la régénération du baptême du Seigneur.

Ce texte, dont le ton ironique et grinçant fait le charme, ne peut se comprendre qu’à la lumière des controverses théologiques déclenchées un bon siècle plus tôt par l’affrontement entre Cyrille et Nestorius. Etienne Baluze a vite repéré l’incohérence manifeste d’une lettre soi-disant écrite à Cyrille par Hypatie, faisant allusion à la déposition de Nestorius en 431 soit seize ans après son assassinat, sans parler de l’exil de Nestorius qui eut lieu en 436<sup>27</sup> !<sup>28</sup> Philippe Blaudeau (*Hypatie convertie au Nestorianisme ? Enquête sur la fabrication d’un faux anti-cyrollien, op. cit.*) parvient à la fourchette 555-564 pour

<sup>27</sup> D’abord à Petra, puis à Oasis en Haute-Egypte, sur le territoire du patriarcat de Cyrille et sous la surveillance du sinistre Schnoudi d’Atripé. Nestorius surviva jusqu’en 451, peu avant le Concile de Chalcédoine.

<sup>28</sup> Commentaire de Gilles Ménage (Trad. Schneider) : *Mais comme il paroît par l’histoire de Socrate, que la mort d’Hypatie arriva la IV. année de l’Épiscopat de Cyrille, sous le consulat d’Honorius X. et de Théodose VI. c’est-à-dire l’année de notre Seigneur, 415. et que l’exil de Nestorius, dont il est parlé dans cette même lettre, arriva l’an 436, comme il paroît par l’histoire d’Evagre, Etienne Baluze croit que cette lettre d’Hypatie à Cyrille est fausse et supposée, et je me range à son sentiment.*

la datation de ce texte, soit très peu de temps avant sa compilation par Rusticus. Sa méthode mérite d'être brièvement décrite ici, d'autant qu'elle nous fournit un résultat annexe d'une très grande importance : le personnage d'Hypatie a été effectivement christianisé dans un but missionnaire au milieu du sixième siècle ! La fausse lettre d'Hypatie est comparée à un texte syriaque du pseudo-Zacharie le Rhéteur, daté de 569, qui met en scène une femme nommée Hypatie qui se convertit après avoir reçu miraculeusement à Camuliana, en Cappadoce, une image acheiropoïète (c'est-à-dire non faite de main d'homme) du visage du Christ<sup>29</sup>. Sa conversion est précédée d'une joute théologique avec un mentor inconnu, dans laquelle les objections qu'elle formule sont très proches de celles prétendument avancées par notre mathématicienne dans sa fausse lettre à Cyrille. On conclut à l'identité des deux Hypatie. La datation s'appuie sur le fait, également rapporté dans le texte du pseudo-Zacharie, que le voile de Camuliana a été utilisé comme bannière de ralliement par le pouvoir impérial en 554-555 afin de récolter des fonds pour la reconstruction du village de Diobulon ravagé par des barbares, ce qui lui a donné une notoriété suffisante dans la capitale.

Revenant à la fausse lettre d'Hypatie, on peut noter que son caractère satirique n'a pas échappé à Eduard Schwartz même s'il ne semble le goûter que modérément. Il commente à propos des énigmatiques cent quarante ans<sup>30</sup> du début du texte : *Quid sub his nugis lateat, nescio* (Que se cache-t-il sous ces bouffonneries, je ne sais pas). Je risque ici une hypothèse personnelle : ce texte est un faux assumé comme tel tant par ses auteurs que par ses lecteurs potentiels, satirique de bout en bout. Cette *idolopée* fait parler une Hypatie morte... depuis « plus de cent quarante ans », s'adressant à un Cyrille bien mort lui aussi. Sans être un spécialiste du latin, la traduction alternative « en lisant les histoires j'ai compris, il y a plus de cent quarante ans, la réalité de la présence du Christ » me paraît recevable. La fourchette 555-564 serait alors indiquée dans le texte lui-même ! D'autres incohérences (par exemple la phrase dans laquelle Hypatie dit qu'elle a appris « il y a longtemps » que Nestorius établissait deux natures dans le Christ) s'expliquent aussi de cette manière.

Le voile de Camuliana sera ramené à Constantinople en 574, et servira d'étendard lors de batailles, notamment lors du siège avaro-perse de 626<sup>31</sup>. Il sera sans doute détruit pendant la première période iconoclaste (726-787), à moins qu'il ne fasse qu'un avec le voile de Manoppello, auquel cas il aurait subsisté jusqu'à nos jours<sup>32</sup>. Le VII<sup>e</sup> siècle constitue le paroxysme de l'âge sombre byzantin<sup>33</sup>, pendant lequel l'empire à la population décimée verra son existence même menacée tant par de nombreux ennemis extérieurs (Perses, Avars, Bulgares, Arabes, Lombards en Italie...) que par les dissensions

---

<sup>29</sup> C'est la première image acheiropoïète attestée du Christ. Plusieurs d'entre elles deviendront l'objet d'une intense vénération : mandylion d'Édesse, voile de Véronique, saint Suaire de Turin,... Le texte syriaque et sa traduction anglaise figurent dans Pseudo-Zacharie, *Chronique XII-4*, G. Greatrex et al., Liverpool, p. 425-427 (2011). Une traduction française figure dans Ph. Blaudeau, *Hypatie convertie au nestorianisme ?*, op. cit.

<sup>30</sup> Que De Wulf a cru bon de corriger en quatre cent quarante ans, ce que Baluze lui reproche vertement. Cf. Ph. Blaudeau, op. cit.

<sup>31</sup> Cf. E. Von Dobschütz, *Christusbilder. Untersuchungen zur christlichen Legende. Texte u. Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*, Leipzig (1899), et aussi E. Kitzinger, *The Cult of Images in the Age before Iconoclasm*, *Dumbarton Oaks Papers*, Vol. 8, pp. 83-150 (1954).

<sup>32</sup> Quelle que soit la vraisemblance d'une telle assertion (que nous ne discuterons pas ici), on a ici un bel exemple de légende réinventée périodiquement jusqu'à nos jours, dont l'origine remonte donc à Hypatie, sous la forme christianisée que nous venons d'évoquer !

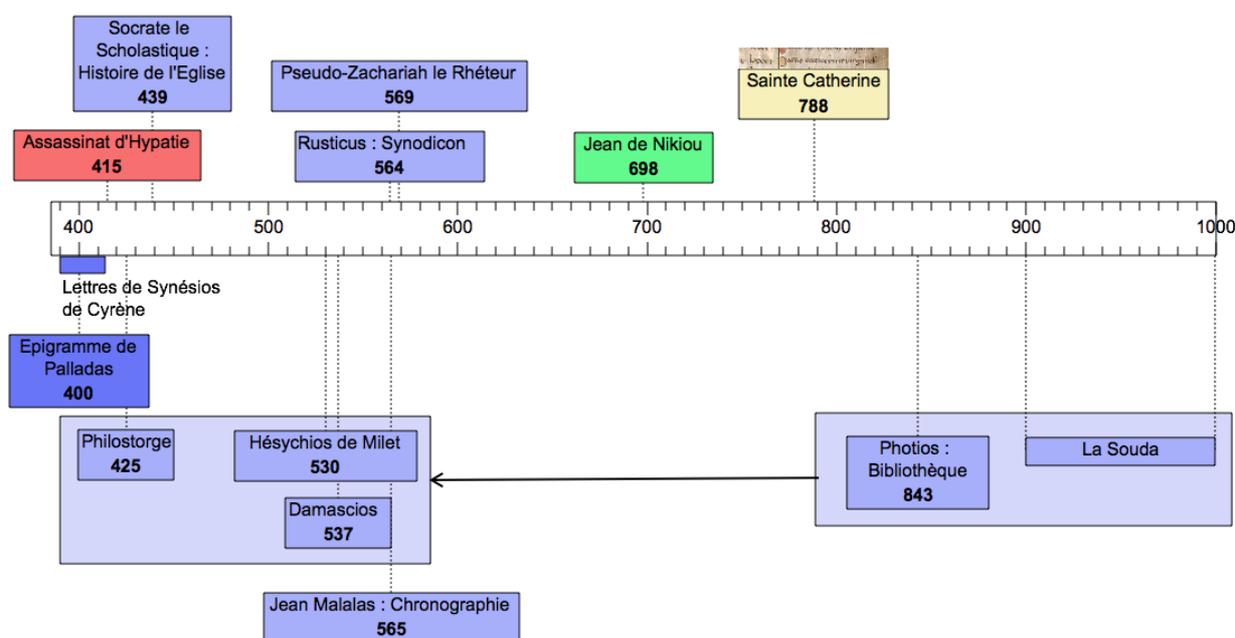
<sup>33</sup> On peut faire commencer l'âge sombre à la terrible épidémie de peste de 542, voire aux graves dérèglements climatiques des années précédentes, qui seraient dues à deux énormes éruptions volcaniques. On ne sait pas si les deux calamités sont liées. L'avènement de Léon III en 717 marque le début d'une lente remontée.

internes. La religion, dernier refuge d'une population désemparée, domine de plus en plus tous les aspects de la vie. Le culte des images se développe fortement, jusqu'à la brutale réaction iconoclaste amorcée en 726 sous le règne de Léon III l'Isaurien. Le monastère des Acémètes fait encore parler de lui vers 580 lorsque Jean, l'un de ses moines, est promu au patriarcat de Jérusalem, ce qui montre au passage que les soupçons de nestorianisme qui pesaient sur cette communauté se sont éloignés. A ma connaissance, il faudra attendre le concile de 787 actant la fin de la première période iconoclaste pour retrouver leur trace, sans surprise du côté iconophile<sup>34</sup>.

---

<sup>34</sup> Cf. J.-M. Bagueard, *Les moines Acémètes, vie des saints Jean, Marcel et Jean Calybite*, Coll. Bellefontaine, Ed. Cerf (2010). Celui-ci donne 583-593 comme dates du patriarcat de Jean à Jérusalem, alors que S. Vailhé (*Jean Mosch, Revue des Études Byzantines* 5-2 pp. 107-116, 1901), donne 575-593. Voir Evagre, *Histoire ecclésiastique*, livre V chapitre XVI et livre VI chapitre XXIV.

Par un hasard remarquable, la fin de la première période iconoclaste est contemporaine de la première trace connue de Sainte Catherine. Sa légende a-t-elle pris corps lors de cet âge sombre byzantin, à partir d'éléments de la vie d'une Hypatie devenue chrétienne et porte-étendard de la foi du peuple, pendant que s'effaçaient chez le plus grand nombre les derniers souvenirs de la mathématicienne et philosophe néo-platonicienne ? La substitution a-t-elle été commise délibérément par un obscur hagiographe du septième ou huitième siècle ? Si oui quel but poursuivait-il, ou à quelle commande répondait-il ? Peut-on situer géographiquement l'origine de la légende ? À Constantinople, Alexandrie, la Palestine, le mont Sinaï, Rome ou ailleurs ? Autant de questions sans réponses, et peut-être même prématurées : il faut avouer que nous voudrions croire au magnifique scénario d'une Hypatie prenant une éclatante revanche posthume comme sainte la plus vénérée du Moyen-Âge<sup>35</sup>. La vérité historique fait rarement bon ménage avec des rêves tels que celui-ci. Nous avons cependant tenté de montrer ici que les découvertes récentes ne le heurtent pas frontalement, ce qui lui permet de continuer à jouer



son rôle d'aiguillon pour la recherche, jusqu'à ce que d'autres découvertes ne le confortent, ou au contraire ne le remettent radicalement en cause.

<sup>35</sup> L'ouvrage de Basiléios Myrsilidès, faisant état d'un culte à « Sainte Hypatie Catherine » à Denizli près de Laodicée dans l'actuelle Turquie en 1897, en est une belle illustration (*Biographie der hellenischen Philosophin Hypatia : exzerpiert aus ältesten christlichen historischen Quellen und der Überlieferung in den Trümmern klein-Asiens vor der Katastrophe und dem Gemetzel von 1922*, texte grec original de 1926 avec traduction allemande par Annemarie Maeger, A. Maeger Verlag, 2002). Son témoignage est troublant mais unique et corroboré nulle part ailleurs à ma connaissance. De nombreuses invraisemblances, comme de supposées réponses d'Hypatie à Synésios de Cyrène, invitent à la plus grande prudence. Ici encore la légende se mêle à l'histoire.

Principales sources mentionnant Hypatie  
La légende de Sainte Catherine apparaît vers la fin du VIII<sup>ème</sup> siècle.

*L'auteur n'est ni historien ni spécialiste des langues anciennes, mais mathématicien : il a simplement voulu en savoir plus sur une illustre collègue injustement assassinée il y a plus de seize siècles, ce qui l'a mené depuis un an de découvertes en découvertes sur un monde dont il ignorait tout jusqu'alors. Un grand merci à Sandrine Dubel pour ses lumières sur les figures de rhétorique dans l'Antiquité, à Philippe Blaudeau pour l'envoi de ses articles sur Socrate et sur le « faux nestorien » ainsi que pour ses nombreuses remarques pertinentes, et enfin à Maximilian Diesenberger pour l'envoi de la version française de son article sur le manuscrit Clm 4554.*

*Cet article est le texte d'une première conférence sur Hypatie, présentée à l'UFR des Lettres le 23 mai 2018. Une seconde, consacrée plus spécifiquement à la mort d'Hypatie, a été donnée le 4 février 2019, dans le cadre du Printemps de l'Antiquité 2019, sous le titre Hypatie d'Alexandrie : un assassinat politique.*

*On pourra consulter les diaporamas des deux conférences sur le site personnel de Dominique Manchon : <http://math.univ-bpclermont.fr/~manchon/>*